Ayant donc formé le projet de décrire l’état habituel de mon âme dans la plus étrange position où se puisse jamais trouver un mortel, je n’ai vu nulle manière plus simple & plus sure d’exécuter cette entreprise, que de tenir un registre fidèle de mes promenades solitaires & des rêveries qui les remplissent, quand je laisse ma tête entièrement libre, & mes idées suivre leur pente sans résistance & sans gêne. Ces heures de solitude & de méditation sont les seules de la journée, où je sois pleinement moi, & à moi sans diversion, sans obstacle, & où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu. […]

Enfin après avoir parcouru en détail plusieurs autres plantes que je voyais encore en fleurs, & dont l’aspect & l’énumération qui m’était familière me donnait néanmoins toujours du plaisir, je quittai peu-à-peu ces menues observations pour me livrer à l’impression, non moins agréable, mais plus touchante que faisait sur moi l’ensemble de tout cela. Depuis quelques jours on avait achevé la vendange ; les promeneurs de la ville s’étaient déjà retirés ; les paysans aussi quittaient les champs jusqu’aux travaux d’hiver. La campagne, encore verte & riante, mais défeuillée en partie & déjà presque déserte, offrait partout l’image de la solitude & des approches de l’hiver. Il résultait de son aspect un mélange d’impression douce & triste, trop analogue à mon âge & à mon sort, pour que je ne m’en fisse pas l’application. Je me voyais au déclin d’une vie innocente & infortunée, l’âme encore pleine de sentiments vivaces & l’esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse & desséchées par les ennuis. Seul & délaissé je sentais venir le froid des premières glaces, & mon imagination tarissante ne peuplait plus ma solitude d’êtres formés selon mon cœur. Je me disais en soupirant : qu’ai-je fait ici-bas ? J’étais fait pour vivre, & je meurs sans avoir vécu.

Extrait des *Rêveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau (Deuxième promenade), 1776-1778.